

Chronique

être un furieux galant parmi les femmes dans votre jeunesse, et que vous avez bien fait des victimes. Eh ! eh ! n'est ce pas, cher oncle, de grâce, cher oncle, racontez-nous vos prouesses.

—Laid, laid, mon petit fils, fit mon oncle Raoul en se rengorgeant, mais plaisant aux femmes.

Jules allait continuer sur ce ton ; mais, voyant les gros yeux que lui faisait sa sœur, tout en se mordant les lèvres pour s'empêcher de rire il reprit le refrain du dernier couplet :

Vous m'avez d'un si grand cœur
Rendu service :
C'est pour moi beaucoup d'honneur.
Adieu donc, cher cœur.

Les jeunes gens continuaient à chanter en chœur, lorsqu'ils virent en arrivant à une clairière, un feu dans le bois, à une petite distance du chemin.

De joyeux éclats de rire se faisaient entendre du chemin même, et l'écho du cap répétait le refrain :

Ramenez vos moutons, bergère,
Belle bergère, vos moutons.

Les danseurs avaient rompu un des chaînons de cette danse ronde, et parcouraient en tous sens la vaste cour du manoir, à la file les uns des autres. On entoura la voiture du chevalier, la chaîne se renoua, et l'on fit quelques tours de danse en criant à Mlle d'Haberville : Descendez ; belle bergère.

Blanche sauta légèrement de voiture ; le chef de la danse s'en empara et se mit à chanter :

C'est la plus belle de céans (bis)
Par la main je vous la prends, (bis)
Je vous la passe par derrière,
Ramenez vos moutons, bergère, :
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

On fit encore plusieurs rondes autour de la voiture du chevalier en chantant :

Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

On rompit encore la chaîne ; et toute la bande joyeuse enfila dans le manoir en dansant et chantant le joyeux refrain.

Mon oncle Raoul, délivré à la fin de ces danseurs impitoyables, descendit comme il put de voiture pour rejoindre la société à la table du réveillon.

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

J'AI fait, depuis quinze jours, des infidélités à la chronique. On me les reproche et j'y reviens. Mon excuse, c'est qu'on ne fonde pas un journal tous les jours et qu'il en coûte quelques loisirs. Le temps me manque pour causer.

Vous me faites l'honneur de me rendre visite et, tout naturellement, vous me demandez comment va l'abonnement. Je me dispose à vous répondre lorsque, tout à coup, je songe à un abonné qui se plaint de ne pas recevoir son journal régulièrement et que l'on va peut être oublier encore. Je pars comme un trait et vous laisse la bouche béante, l'oreille tendue.

Le temps d'aller dire un mot à l'expéditeur et je reviens.

—Vous disiez, vous dis-je....

Une idée me frappe au cœur : il est deux heures moins le quart ; a-t-on songé à expédier la malle qui part à deux heures ? Je vous échappe de nouveau.

La malle est partie emportant nos numéros. Je me rassieds plus calme.

—Vous me demandiez....

Vous avez la complaisance de répéter votre question et je ne l'entends pas. Un autre abonné vient de faire irruption dans le bureau

—Monsieur, dit-il, je m'appelle Arthur et vous m'adressez le journal sous le nom d'Ernest. J'aimerais à savoir pourquoi.

Une lettre arrive, elle est marquée pressée ; je vous demande pardon et je l'ouvre :

“Cher monsieur, — Votre journal est charmant....”

Homme excellent ! bienveillant lecteur ! Il me semble sentir à travers la feuille de papier le corps soyeux d'un billet de banque.

“Je l'ai lu avec un vif intérêt et... je le renvoie. Si vous voulez bien l'adresser à mon oncle, il le recevra, si toutefois il n'est pas parti pour les États-Unis. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, il m'annonçait son prochain départ.”

Nous reprenons le fil de l'entretien et vous parvenez enfin à avoir des nouvelles du journal. Il se porte à merveille et je n'ai qu'à souhaiter que le public soit aussi satisfait de lui qu'il est content du public.

Cependant, je dois avouer que je viens de recevoir une plainte, un vif reproche, et d'une de mes lectrices encore.

—Il n'y a pas assez de décès dans *L'Événement*, m'a-t-elle dit avec son plus aimable sourire.

—Ce n'est pas ma faute, madame, je vous l'assure

—Vous avez beau dire, vous avez beau dire, il meurt plus de gens dans cette saison qu'on ne le soupçonnerait en lisant *L'Événement*. Et les mariages ?

—Madame, les maris sont rares, la vie est chère, les jeunes filles sont exigeantes : on ne se marie plus. Ce n'est pas encore ma faute.

—Tout ce que je puis dire alors, monsieur, c'est que vous avez commencé la publication de *L'Événement* dans une mauvaise année, une année où il n'y a pas de mariages !

Chaque lecteur a dans le journal une partie qu'il préfère, un coin où ses yeux se portent tout d'abord. Parfois, il borne là sa lecture. Ceci me fournit l'occasion de citer ce mot superbe d'un abonné à qui l'on demandait s'il avait lu un article qui avait fait quelque bruit :

—Je ne l'ai pas vu, dit-il ; il n'était pas parmi les annonces nouvelles !

.

Nous recevons de nos amis, connus ou inconnus, des lettres pleines de félicitations et d'encouragements, auxquelles il nous est impossible de répondre directement, accablé de besoin comme nous le sommes en ce moment. Qu'ils veuillent donc accepter une réponse collective et recevoir ici l'expression de notre vive gratitude.

Plusieurs des numéros qu'on nous renvoie portent sur le couvert : “Renvoyé avec peine” ou “avec regret.” Ce mot de regret, de la part de ceux qui ne peuvent souscrire, nous touche et à nos yeux, vaut un abonnement. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que notre caissier pense autrement.

À côté de ces généreux lecteurs, il y a des gens accablés de rentes, qui prennent épouvante à la seule pensée qu'ils auraient à payer l'abonnement. Ils sont empressés de renvoyer le numéro spécimen ; le lendemain, ils ont expédié un messenger chargé de s'assurer si nous avions reçu le numéro renvoyé ; puis, ils sont venus eux-mêmes voir si leur nom était bien effacé. De peur d'erreur, ils ont ajouté une rature à celles qui le couvraient déjà ; une de ces bonnes et grosses ratures qui font tout disparaître, majuscules, petites lettres et traits. Après cela, ils sont partis rassurés.

HECTOR FABRE.

Québec, 31 mai 1867.